

de corps, mais d'une force d'âme à qui tout était facile, et toujours prête à oublier ses souffrances pour voler au secours des malheureux; accablée souvent (ainsi le permettait le Seigneur) de tristesse et de peines intérieures, mais trouvant sa consolation et sa joie à essuyer les larmes des affligés. On me prévient, et l'on voit que c'est de Louise de Marillac, si célèbre sous le nom de Mlle Legras, que je veux parler. Quelle assistance cette femme généreuse va prêter à son saint directeur! Elle visite, dans dix diocèses, les innombrables établissemens de bienfaisance qu'il y a formés; elle anime, féconde tout par sa présence, double les moyens par son industrie et par ses largesses, embrase les cœurs les plus froids du feu qui la dévore: on s'aperçoit que l'âme de Vincent de Paul est passée en elle tout entière.

Qu'est-ce que ces deux grandes âmes réunies ne sont pas désormais en état d'entreprendre et d'exécuter? quelle institution va éclore, mes chers Auditeurs! Oh! que l'humanité entière se réjouisse: le Ciel va donner les Filles de la Charité à la terre! Cette société, que son nom et ses œuvres louent assez, mais que les hommes ne loueront jamais dignement, aura, comme tous les grands ouvrages de Dieu, de petits et faibles commencemens. L'illustre veuve, voulant se multiplier en quelque sorte pour le service des pauvres, reçoit d'abord dans sa maison un petit nombre d'élèves choisies, avec qui elle partage sa table, ses exercices, ses travaux, et qu'elle forme, sous la conduite de notre Saint, aux fonctions laborieuses du touchant ministère auquel elle s'est dévouée. Elle leur enseigne (ah! écoutez, mes Frères), elle leur enseigne les tendres soins qui charment les douleurs et l'ennui des malades, les douces insinuations qui consolent et instruisent les mourans, la sollicitude attentive qui devine les besoins, l'empressement qui prévient les désirs, le zèle qui triomphe des dégoûts, la patience que ne rebutent ni l'ingratitude ni les injustes murmures. Elle leur apprend

l'art utile de préparer de leurs mains les remèdes salutaires, de les appliquer avec discernement, de panser les blessures, de guérir les infirmités; l'art de bégayer avec l'enfance, pour lui donner des leçons proportionnées à sa faiblesse; celui d'inspirer la vertu au pauvre, en soulageant sa détresse, et de faire tout à la fois à l'âme et au corps une double aumône: école d'un genre nouveau, où la charité elle-même prépare des mères pour les orphelins, des institutrices pour l'enfance abandonnée, des médecins pour les malades dénués de secours, des ménagères, si je puis parler ainsi, pour l'indigence à qui tout manque, des consolatrices pour toutes les sortes de misères et d'afflictions. Les premières élèves répondirent aux soins de leur pieuse maîtresse, et comblèrent ses vœux; d'autres les suivirent; de jeunes personnes du sang le plus illustre vinrent en augmenter le nombre; enfin des vierges zélées accoururent en foule autour de la bienfaisante veuve, sollicitant l'honneur d'être admises parmi ses filles. Bientôt sa maison fut trop étroite pour les contenir; il fallut élargir les enceintes, il fallut chercher un établissement plus vaste: la fécondité est donnée aux institutions de Vincent de Paul. Croissez donc, ô famille bénie du Ciel, et chérie des hommes! croissez pour être la consolation de toute la terre, la ressource universelle des infortunés, et comme le contre-poids de tous les maux qui affligent la triste humanité. Croissez, petit troupeau: un jour viendra où vous serez répandu dans plus de trois cents établissemens, sur toute la surface du royaume; où vous vous étendrez hors de ses limites, jusque dans la Pologne qui n'oubliera jamais vos services. Et lorsque, dans la suite des temps, une affreuse révolution aura bouleversé l'univers, lorsque l'impiété triomphante aura détruit toutes les sociétés saintes que la religion a formées, dans son triomphe même, elle se reprochera comme un moment de délire celui où elle vous aura enveloppé dans la proscription commune; elle se hâtera

de redemander vos secours et vos bienfaits; et en vous rappelant auprès des malheureux qui sans vous périssaient, elle avouera, de la manière la plus authentique, que la charité seule est nécessaire au monde, et que la bienfaisance philosophique n'est qu'un mot pompeux et un magnifique mensonge. Voilà donc, ô filles de Vincent de Paul! quelle a été votre origine; voilà comme la main de Dieu vous a multipliées d'abord, et ensuite conservées au milieu des orages. C'est cette main qui conduit maintenant vos colonies au-delà de l'océan, et les établit dans un autre hémisphère; c'est elle aussi qui vous ouvre les portes de Genève, où vos sœurs sont entrées, où je les ai vues naguère moi-même, portant avec honneur, dans la ville de Calvin, cet habit vénérable dont vous êtes revêtues, et, malgré de si anciens préjugés, s'y attirant, comme partout ailleurs, le respect dû à des anges mortels.

Vincent vit avec une joie inexprimable les heureux commencemens d'une institution qu'il chérit toujours entre toutes les autres, et dont l'esprit de Dieu lui faisait dès lors connaître les futurs services et les glorieuses destinées. Mais quelque rapides qu'en doivent être le développement et les progrès, ils ne le sont pas assez d'abord pour satisfaire l'impatience où il est de soulager tout ce qui souffre. Il sait que l'Hôtel-Dieu de Paris, vaste asile ouvert à toutes les infirmités et à toutes les misères humaines, ressemble moins à un hospice qu'à un tombeau; que les infortunés malades, dépourvus d'alimens et de secours, y respirent encore un air pestilentiel qui leur donne la mort: il ne peut voir de tels maux, et ne pas chercher les moyens de les adoucir; il parle, et à sa voix (remarquez, mes Frères, quel caractère de grandeur ont toutes ses entreprises), à sa voix, deux cents pieuses dames, parmi lesquelles on compte la chancelière de France, d'autres personnes du plus haut rang, des princesses même, et entre autres la duchesse de Mantoue, qui fut depuis reine de Polo-

gne, se réunissent autour de lui, prêtes à exécuter tous ses desseins, et, par son ordre, deviennent les servantes de cette prodigieuse multitude de malheureux entassés dans un lieu d'infection et d'horreur. Elles courent à leurs nouvelles fonctions. C'est peu de dire qu'elles s'approchent de ces cadavres animés; que, ne s'épargnant aucun des soins les plus rebutans et les plus pénibles, elles réussissent à faire circuler au milieu d'eux un air plus pur; que, par le charme et la douceur de leurs entretiens, par les témoignages du plus tendre intérêt, elles relèvent les courages les plus abattus, et adoucissent les plus cruelles souffrances. Mais il faut dire qu'elles acquièrent à grands frais une maison voisine de ce séjour de douleurs, pour en faire l'entrepôt de tout ce qui manque à ces êtres délaissés; que là elles préparent chaque jour un double repas pour mille malades, et qu'elles vont ensuite, avec une grâce aussi touchante que le don même, distribuer de leurs propres mains, aux tristes objets de leur sollicitude, cette nourriture saine et proportionnée aux besoins de chacun d'eux. Elle est reçue comme un pain venu du ciel; les forces défaillantes se raniment, les mourans revivent, l'espérance et la joie entrent dans tous les cœurs. Quelle, pensez-vous, que dut être, dans ces momens, l'efficace des religieuses exhortations que ces femmes vraiment chrétiennes joignaient à de telles libéralités et à de tels soins? croyez-vous qu'il leur fût difficile de faire bénir une Providence dont elles représentaient si bien la bonté? Serez-vous étonnés d'apprendre que, dès la première année où elles se consacrèrent, sous la direction du Saint, à cet angélique ministère, sept cent soixante musulmans et hérétiques, que renfermait cet hospice, abjurèrent leurs erreurs, sans parler d'une multitude de pécheurs, qui donnèrent les signes les moins équivoques d'une sincère et solide conversion? Les voilà, mes Frères, les cruautés que la religion exerce auprès du lit des malades.

Ces généreuses bienfaitrices pouvaient avoir lieu de croire que, par une œuvre si utile et en même temps si dispendieuse et si pénible, elles satisfaisaient abondamment au devoir d'assister les membres souffrans de Jésus-Christ; mais elles sont entrées dans la carrière de la charité, sous la conduite d'un guide qui ne leur permettra pas aisément de s'arrêter après les premiers pas. Au temps dont nous parlons, on voyait un déplorable effet de la détresse des familles et de la dépravation des mœurs, un monstrueux abus qui depuis, hélas! est devenu bien plus commun, mais qui déjà ne l'était que trop alors. Une multitude d'infortunés enfans, nés au sein de la débauche ou de la misère, étaient, dès les premiers momens de leur existence, abandonnés par les auteurs de leurs jours. Des mères dénaturées, et sans doute encore plus malheureuses, refusaient leur sein aux fruits de leurs entrailles, et, sourdes à leurs gémissemens, les laissaient exposés, dans les lieux publics, à la commisération ou à la barbarie de quiconque les rencontrerait. Je n'ose dire à quels genres de mort on assure qu'étaient dévouées plusieurs de ces tendres victimes; il faut vous épargner des images qui font frémir la nature: mais, nus et affamés, la plupart périssaient presque aussitôt sans assistance, et le plus souvent sans baptême; ce qui échappait à une si triste destinée, était recueilli par ordre du magistrat, et porté chez une pauvre veuve qui, aidée de deux femmes mercenaires, était chargée seule de nourrir tant d'orphelins, et qui, manquant des moyens nécessaires, ne pouvait presque espérer que de prolonger un peu leur douloureuse vie, pour les laisser consumer plus lentement par la langueur et le besoin. Si, contre son attente, quelques-uns de ces déplorables nourrissons vivaient au-delà de la première enfance, ils étaient mis en vente, et on les achetait à des prix si bas, que vous auriez horreur d'entendre combien on les estimait au-dessous des plus vils animaux.

Ce n'est pas ainsi que les estimera Vincent de Paul. Voyez-le qui pénètre, avec les zélées coopératrices de ses bonnes œuvres, dans l'affreux réduit de la pauvre veuve. En y entrant, toutes reculent d'effroi à la vue de cette foule d'enfans pâles, exténués, mourans, qui demandent par leurs cris le lait que leur refusa le sein maternel, et dont une charité indigente leur accorde à peine quelques gouttes. Bientôt émues de la plus tendre compassion, elles adoptent une partie de ces malheureux orphelins, puis un plus grand nombre. Enfin, toujours plus vivement pressées par les prières et les exhortations du saint prêtre, elles embrassent dans leur sollicitude tous ces êtres faibles et abandonnés, et entreprennent de leur servir de mères: elles les réunissent dans un logement spacieux, les nourrissent d'un lait pur et abondant, et se chargent généreusement de tout le soin de leur éducation. En est-ce assez? tant d'infortunées victimes sont-elles sauvées? et n'y a-t-il plus à trembler pour leur sort? Hélas! le nombre s'en accroît tellement; les frais, qui déjà s'élèvent à quarante mille francs par année (somme énorme dans ce temps-là), s'augmentent encore si rapidement de jour en jour; tant d'autres besoins se présentent, tant de calamités et de contre-temps surviennent, que le courage des nouvelles mères succombe, et que toutes ensemble viennent, en pleurant, déclarer à Vincent de Paul que les ressources sont épuisées, qu'il est impossible de soutenir plus long-temps une entreprise qui les accable. Que fera-t-il? Ah! mes Frères, admirez la force de cette âme, qu'aucun obstacle n'étonne; admirez aussi une fois l'éloquence de la charité et ses irrésistibles effets. Il convoque une assemblée générale de toutes celles qui ont pris part à cette œuvre touchante; leur fait prendre place d'un côté, fait porter de l'autre tous ces pauvres enfans qu'elles ont retirés des bras de la mort et nourris jusqu'à ce moment; et se plaçant lui-même dans l'intervalle qui les sépare, il prononce

ces paroles que je répèterai dans toute leur simplicité, et qui en paraîtront plus belles à quiconque est capable de sentir.

« Or sus, dit-il, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfans; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées: voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir aujourd'hui leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Si vous continuez d'en prendre un charitable soin, ils vivront; si vous les abandonnez, vous savez bien qu'ils ne peuvent que mourir. Je vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. »

Est-il quelqu'un, mes Frères, qui ait besoin qu'on lui dise que l'unique réponse à ce discours furent des sanglots et des larmes, et la résolution unanime de continuer, à quelque prix que ce pût être, ce qui avait été si dignement commencé? O l'heureux triomphe! Toutes les générations de malheureux enfans exposés depuis lors jusqu'au temps où nous sommes, dans un espace de près de deux siècles, et toutes celles qui suivront, furent sauvées ensemble ce jour-là. Que de millions d'innocentes victimes arrachées en un moment, et par un seul homme, à une perte inévitable! Ainsi l'établissement se maintint, s'accrut, et s'étendit au loin; les dépenses en furent portées bientôt après, dans la seule ville de Paris, à plus de cinquante mille écus par année. La reine-mère, et ensuite Louis XIV son fils, tributaires l'un et l'autre de la charité de l'homme de Dieu, y contribuèrent libéralement. De beaux et vastes édifices furent construits, pour recevoir ces nombreuses troupes d'orphelins devenus comme les enfans de l'état: le soin en fut confié partout aux filles de Vincent de Paul. De là (pour nommer simplement ce qui est trop grand par soi-même pour que le nom

s'en soit avili, en devenant vulgaire), de là ces hôpitaux d'*Enfans trouvés*, qui frappent les regards dans toutes nos villes: monumens plus glorieux à la mémoire de notre Saint, que ne le sont à celle des rois et des conquérans les palais d'or et de marbre auxquels ils ont fastueusement attaché leurs noms.

Après avoir consommé ce grand ouvrage, son zèle bienfaisant se reposera-t-il, ou du moins se donnera-t-il enfin des bornes? Ah! plutôt, semblable à un fleuve dont les eaux se grossissent sans cesse à mesure qu'il avance dans son cours, et qui, après avoir renversé les digues qu'on lui oppose, s'élève au-dessus de ses rives et se répand au loin dans les campagnes, la charité de Vincent de Paul ne se contient plus dans aucunes limites; elle se déborde, pour ainsi dire, et inonde de ses bienfaits toute la terre.

Dois-je décrire les fléaux qui fondirent en ce temps sur la Lorraine et le duché de Bar? Mais qui ne les connaît pas? Les armées de cinq nations différentes se disputaient ces malheureuses contrées, et les ravageaient à l'envi. Tout était en proie à une soldatesque furieuse et ivre de carnage; il n'y eut pas un champ où l'on ne portât le fer et la flamme; pas une maison qui ne fût pillée ou réduite en cendres; pas une famille qui ne fût ruinée; pas un homme qui ne manquât de pain; jamais peut-être on ne vit d'exemple d'une telle désolation. Aux horreurs de la guerre et de la famine, se joignit une effroyable contagion: des milliers de malades, sans asile et sans ressource, étendus, entassés dans les rues et sur les chemins, étaient souvent dévorés par les bêtes carnassières; et, ce qui est bien plus horrible à dire, mais, hélas! trop constaté par l'histoire, des hommes furent dévorés par leurs semblables.

Le bruit de ces affreux malheurs se répand dans Paris, et parvient aux oreilles de Vincent; son cœur en est déchiré: mais que pourra-t-il, lorsque toutes les personnes associées à ses généreux desseins

viennent de faire leur dernier effort, et d'avouer l'épuisement de leurs moyens; lorsque la France entière appauvrie, accablée, après tant de guerres, du fardeau des charges publiques, craint d'éprouver à son tour la disette? Que pourra-t-il? Mais oubliez-vous que la prière des saints est toute-puissante? que celui qu'ils invoquent et qui aime à les exaucer, est le même qui change la poussière en or dans le sein de la terre, et qui produit chaque année les moissons? Que pourra-t-il? Mais ne voyez-vous pas que Dieu, qui l'a établi d'une manière toute spéciale le ministre de sa charité et le dispensateur de ses dons ici-bas, lui a donné autorité sur tous les cœurs, droit et action, pour ainsi dire, sur toutes les fortunes: de sorte qu'il est impossible de lui rien refuser de ce qu'il demande en sa qualité de pourvoyeur et d'économe des pauvres; qu'à sa voix, ceux qui ont fait les derniers sacrifices, en feront encore; que, si cela ne suffit pas, les plus riches seigneurs de la cour se joindront aux charitables dames, pour ouvrir de nouvelles sources à ses largesses; que la reine, quand il en sera temps, démeublera son palais, et livrera ses diamans les plus précieux; que le roi lui-même et ses ministres paieront les tributs qu'il leur imposera; en un mot, que tout est à l'homme de Dieu, et qu'il a reçu comme le haut domaine sur tous les biens de ce monde? Que pourra-t-il? Mais songez-vous que déjà ses congrégations se sont multipliées; qu'il commande à des armées presque innombrables de prêtres, de frères, de saintes filles, tous prêts à s'immoler pour les malheureux, au moindre signal; qui seront, quand il le voudra, autant de médecins, de nourriciers, de serviteurs et de servantes de tout ce qui souffre; qui voleront au milieu des villes et des campagnes où règne la contagion, et y trouveront la mort avec joie? Que pourra-t-il? Mais voyez toutes ses maisons se transformer tout-à-coup en laboratoires et en vastes magasins, et devenir, pour ces peuples, ce que furent les greniers

de Joseph pour l'Égypte; voyez-le sacrifier sans ménagement et les siens et lui-même aux nécessités publiques; réduire, de retranchemens en retranchemens, ses communautés à vivre d'un pain noir et grossier, convertir en aumônes tout ce qui était destiné à leur subsistance, ne réservant pas même, dans les circonstances urgentes, de quoi fournir au repas du jour présent, et livrant tout à la Providence qui ne lui manqua jamais. Que pourra-t-il donc, mes Frères? Ce que ne pourrait aucun souverain: nourrir la population entière de ces pays désolés; lutter contre les fléaux réunis de la guerre, de la contagion, de la famine, et les vaincre; pourvoir, pendant vingt années consécutives, à tous les besoins de vingt-cinq villes, et d'un nombre décuple de bourgs et de villages; faire distribuer journellement, à quatre-vingts lieues de sa résidence, des vivres, des remèdes et des vêtemens, à tout un peuple nu, malade et affamé; être, en un mot, aux habitans de deux vastes duchés, ce que la Providence est à l'univers. Si on me soupçonne d'exagérer, qu'on lise les actes authentiques et les délibérations des conseils, échevins, maires des villes de Metz, Nancy, Pont-à-Mousson et autres, dans lesquelles on lui décerne de solennelles actions de grâces, pour avoir conservé la vie à des millions d'hommes.

C'est ici que le discours, loin de se ralentir, doit se précipiter comme un torrent, pour parcourir du moins avec rapidité ce qu'il n'est plus possible de raconter avec détail. Ainsi, que des calamités toutes semblables à celles que nous venons de dépeindre, fondent bientôt après sur les provinces de Picardie et de Champagne, les mêmes prodiges se renouvelleront: Vincent y nourrira quarante villes et deux cents bourgs ou bourgades, sans rien retrancher des secours qu'il envoie dans la Lorraine et le Barrois, sans interrompre aucune de ses innombrables entreprises, mais continuant au contraire d'en former toujours de nouvelles. Que, dans le même temps, nom-

bre de familles réduites au désespoir, et des communautés religieuses tout entières, fuyant ces pays ravagés, viennent chercher un asile dans Paris; qu'il s'y joigne une foule de réfugiés accourus des diverses contrées de l'Europe, et en particulier d'Angleterre, d'où les chasse la persécution de Cromwell: Vincent les accueillera tous, fournira abondamment à tous les besoins; et, non-seulement il ne souffrira pas que le nécessaire manque à personne, mais il voudra que chacun soit traité selon son rang et d'après les distinctions auxquelles il peut prétendre; de sorte que, quand de nos jours une grande et généreuse nation s'est couverte de gloire aux yeux de tous les peuples, par ses libéralités envers les Français que nos orages avaient jetés sur ses bords, elle n'a fait, par ce noble procédé, qu'acquitter la dette contractée, deux siècles auparavant, envers un prêtre français, par ces autres émigrés que les révolutions de la Grande-Bretagne avaient forcés à s'éloigner de leur patrie. Poursuivons.

Que plus tard, Paris assiégé soit réduit aux abois, Vincent distribuera chaque jour des subsistances à quinze mille pauvres; que par suite des mêmes évènements la disette se fasse sentir dans les villes et les campagnes qui entourent cette immense capitale, ce sont les chariots de Vincent qui, chargés de provisions de tout genre, et circulant nuit et jour dans toute la contrée, porteront l'abondance à dix lieues à la ronde; qu'un effroyable débordement de la Seine couvre presque le village de Genevilliers; que les habitans, emprisonnés par les eaux dans leurs maisons, soient exposés à y mourir de besoin; que personne n'ose approcher pour les secourir, tant on est effrayé du déluge qui les environne, Vincent et ses missionnaires, plus hardis, iront sur de frêles barques leur porter journellement des consolations et des vivres, et les sauveront ainsi du désespoir et de la mort.

Que serait-ce, si j'ajoutais que ses secours allaient

chercher jusqu'en Irlande et en Ecosse les catholiques persécutés pour la foi; jusque sur le mont Liban, les Chrétiens maronites opprimés par les Turcs; que ses prêtres couraient en Pologne, à Gênes, à Tunis, à Alger, prodiguer leurs soins et leurs vies dans tous les lieux où la peste et d'autres fléaux exerçaient leurs ravages?

Que serait-ce si je comptais les hôpitaux qu'il fonda pour tous les âges et pour toutes les infirmités humaines? si je parlais du bel et touchant hospice, dans lequel il prépara un si doux et si paisible asile à la vieillesse délaissée? si je décrivais le magnifique édifice qu'il fit construire pour les galériens malades, et qui est un des monumens de la ville de Marseille; si je le montrais résolvant, avec un plein succès, vers la fin de ses jours, le problème, insoluble pour tous les gouvernemens, de l'abolition de la mendicité, et prouvant ainsi que la religion peut, elle seule, ce qui sera toujours impossible à la puissance humaine, parce que celle-ci emploie le zèle mercenaire qui cherche à s'enrichir, et celle-là la charité généreuse qui aspire à se dépouiller?

Ne semble-t-il pas, à la vue de cet immense tableau de bienfaits, que Dieu se fût reposé, sur cet homme extraordinaire, de sa sollicitude universelle; qu'il lui eût confié sa propre puissance, et eût remis dans ses mains tous ses trésors, pour qu'il fût la ressource de tous les malheureux, et le sauveur des peuples prêts à périr?

Si quelque chose pouvait être plus admirable encore que tout cela, ce serait l'humilité profonde avec laquelle il exerça cette sorte de toute-puissance qu'il avait reçue pour le bien de l'humanité. Cet homme, objet d'une vénération peut-être sans exemple, dont les témoignages lui parvenaient journellement de toutes les parties du monde connu; cet homme, qu'un grand roi avait appelé auprès de son lit de mort pour sanctifier ses derniers momens; qu'une pieuse reine avait chargé de tous les intérêts

de la religion dans le royaume ; que les évêques consultaient ; qui réformait les monastères, régénérait le clergé, convertissait les peuples ; qui avait fait d'innombrables établissemens avec une sagesse admirée de tout l'univers ; qui gouvernait tant de sociétés si saintes, et portait le poids des plus grandes affaires, n'accepta jamais ni titre ni dignité, quelques instances qu'on lui pût faire, ou plutôt se montra jaloux d'un seul titre, dont il voulut être revêtu par lettres-patentes du roi : ce fut celui d'Aumônier-général des galères de France, c'est-à-dire de serviteur et de ministre de tous les forçats du royaume. Ce titre, il en remplit toute l'étendue : il ne cessait de visiter ces infortunés galériens devenus ses enfans les plus chers, de les exhorter, de les instruire, de leur prodiguer les consolations et les secours ; il les embrassait avec tendresse, leur rendait les plus humbles services ; et l'on assure qu'une fois il se mit à la place de l'un d'eux, lui donna ses habits, se couvrit de ses hailons, et, pour le sauver, se chargea de sa chaîne : excès prodigieux de charité qu'on a voulu regarder comme incroyable, qui le serait de la part de tout autre que Vincent de Paul, mais qui, de la sienne, n'a presque plus rien qui m'étonne.

Enfin ce grand homme, plein de jours et de mérites, consumé de travaux et d'austérités, meurt paisiblement, en regardant le ciel qui lui est ouvert, et bénissant ses prêtres et ses filles, comme Isaac et Jacob bénirent en expirant leur postérité.

Je ne dirai qu'un mot de ses obsèques, qui furent honorées de la présence d'un prince du sang royal, d'un nonce apostolique, d'un grand nombre de prélats, de seigneurs et des dames du plus haut rang, mais dont le principal ornement furent les veuves, les orphelins, les pauvres, qui suivirent en foule les restes mortels de celui que chacun d'eux pleurait comme un père.

Je ne parlerai point des miracles qui illustrèrent son tombeau, quelque nombreux et éclatans qu'ils

aient été, parce que le plus grand de tous les miracles est sa vie même.

Mais quel concert de louanges s'élève en un même moment de toutes les parties de la France ! Chacun raconte les bienfaits qu'il a reçus, les merveilles dont il a été témoin, et mille traits de sublime vertu, cachés pendant sa vie, sont révélés par sa mort. Le roi, les conseils des villes, chacun des évêques, et l'assemblée entière du clergé adressent leurs supplications au souverain Pontife, et demandent unanimement que les honneurs du culte public soient décernés à ce grand serviteur de Dieu. L'Italie, l'Espagne, et les îles éloignées applaudissent à ce vœu, et joignent leur suffrage à celui des Français. Jamais ne fut mieux vérifiée cette parole du sage : Que l'Eglise entière publiera les mérites de l'homme de miséricorde ; et jamais saint ne fut plus universellement honoré, que celui dont l'aumône fit la principale gloire : *Elcemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum* (1).

Mais de tous les honneurs qu'on lui peut rendre, celui qui touche le plus son âme sainte, c'est l'imitation de ses œuvres. Vous l'honorez dignement, vous qui, sous son invocation, et sous les auspices de la miséricordieuse Providence, formez une association semblable à celles qu'il institua lui-même, qui l'aiderent à opérer tant de prodiges. Vous l'honorez dignement, vous femmes chrétiennes, qui, marchant sur les traces des d'Alègre, des d'Aiguillon, des Bailleul, des Saintot, des Marillac, de tant d'autres dames illustres, qui secondèrent si bien ses vues bienfaisantes, allez visiter les pauvres dans leurs sombres réduits, les malades sur le grabat de la douleur, les prisonniers dans leurs fers, les affligés au milieu des tristes images de leur deuil, et versez, ou des bienfaits dans leur sein, ou du moins des consolations dans leurs âmes. Vous l'honorerez dignement, vous tous, mes frères, qui, pour aider cette pieuse société à remplir son touchant objet, pour augmenter les ri-

(1) Eccli. xxxi, 11.

chesses destinées au soulagement des malheureux, déposerez aujourd'hui vos dons dans le trésor de la miséricorde. Souffrez que je vous dise, en finissant, que peut-être en est-il, parmi ceux en faveur desquels on réclame vos secours, dont je pourrais dire ce que notre Saint disait tout à l'heure de ces infortunés enfans : « Que leur vie et leur mort sont en vos mains, qu'ils vivront si vous les assistez, mais qu'ils périront si votre compassion les abandonne. » Les effets vont montrer maintenant à quel point les exemples de notre Saint ont touché vos cœurs, et Dieu vous récompensera un jour à proportion des sacrifices que vous allez faire pour les membres souffrans de son Fils. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

SUR LE

DÉVOUEMENT RELIGIEUX;

PRÊCHÉ LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer. (*Matth. II, 2.*)

C'EST en ces termes que les Mages, venus des extrémités de l'Orient dans la Judée, exposent aujourd'hui le motif et l'objet du long et pénible voyage qu'ils ont entrepris. Nous avons vu briller disent-ils, dans les régions lointaines que nous habitons, l'étoile de celui que les prophètes ont annoncé, et que l'univers attendait depuis tant de siècles; rompant aussitôt les liens les plus chers, nous arrachant à nos familles et à notre patrie, nous sommes venus chercher le roi du ciel, caché parmi les hommes, pour mettre à ses pieds nos cœurs et nos trésors: *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.*

Ne tiendriez-vous pas un langage tout semblable, vous, ma chère Sœur, qui êtes l'objet de cette cérémonie sainte, et à qui doivent s'adresser nos dis-